

Viaggio nella TERRA del



A cura di

Aniello Langella

Vesuvioweb 2018

POZZOLES.

(Voy. la Table des dix premières années.)



(Vue de Pozzuoles, dans le golfe de Naples.)

Cette petite ville est un des grands exemples de la puissance du commerce, qui, selon qu'il change de direction, crée sur sa route, ou laisse s'écarter loin d'elle, les établissements de la société humaine. Dicéarchie (ainsi elle s'appelait primitivement) commença par être un des ports et des entrepôts dont les Grecs de Cumès, fixés sur le rivage extérieur de la mer de Naples, se servaient pour trafiquer avec les villes situées à l'intérieur du golfe; elle en occupait le repli à la fois le plus abrité et le plus voisin de l'issue. C'étaient deux conditions très avantageuses pour les navires des anciens, dont l'art peu avancé évitait les longues navigations et ne comptait que sur la nature pour la sûreté des ports. Naples, qui est au fond du grand bassin dont Pozzuoles forme la première anse, était, au gré des marins de l'antiquité, trop éloigné de l'entrée et trop à découvert sur le rivage. Aussi la grande ville, qui seule reçoit aujourd'hui derrière son môle tous les vaisseaux mouillés dans ces parages, fut-elle autrefois le rendez-vous des arts de la Grèce et de Rome, sans être celui de leurs affaires. Le port que les habitants de Cumès avaient fondé à Dicéarchie devint au contraire, surtout dans le monde romain, le principal organe du commerce de l'Orient et de l'Occident.

Les Romains s'en emparèrent pendant la seconde guerre punique. Fabius, qui, après les loisirs de Capoue, reprenait sur Annibal, en Campanie, la revanche de Cannes, s'établit à Dicéarchie, et, y trouvant peu d'eau, creusa, dit-on, des puits qui donnèrent à la ville son nom nouveau de *Puteoli*, conservé par les langues modernes. Pozzuoles reçut

peu à peu les vaisseaux qui apportaient à ses nouveaux maîtres, de tous les points du monde conquis, le tribut des richesses et de l'obéissance des nations. Son importance, déjà considérable au sixième siècle de Rome, fut portée au comble sous l'empire d'Auguste, dans les commencements du huitième siècle. Alors abordaient à Pozzuoles les navires chargés des blés de l'Égypte, des tissus de l'Asie, des denrées et des métaux de l'Orient. De grandes manufactures s'élevaient en même temps à côté du port, pour traiter les matières que la mer apportait toutes brutes et qu'elle remportait fécondées par le travail de l'homme. Elles se rendirent célèbres par la fabrication d'un bleu artificiel, que les anciens appelaient fritte de Pozzuoles, et par celle de la pourpre, que les teinturiers formaient en noyant la craie dans les chaudières remplies par le suc rouge des janthines. Au milieu de ces ateliers et de ces vaisseaux, il y avait place pour la pensée. Cicéron possédait au fond même de l'anse de Pozzuoles sa campagne de Puteolani, où il écrivit le livre des Questions académiques; il était là suspendu au-dessus des flots par des terrasses que la mer a battues et dont il ne reste plus que les débris. Après la philosophie, le christianisme parut en ce lieu. C'est à Pozzuoles qu'aborda, sur un navire de la ville africaine d'Adrumète, saint Paul, conduit de Césarée à Rome par Jules le centurion, de la cohorte d'Auguste.

Le premier empereur, jugeant de l'importance de cette situation, voulut la fortifier et l'agrandir encore par des travaux considérables. Le cap de Mysène, qu'on voit sur les derniers plans de notre dessin, étant une barrière insuffi-

La ricerca bibliografica che offre la rete, attraverso le numerose librerie virtuali, rappresenta oggi, per chi ama la ricerca storia, un punto di forza. Un elemento quasi imprescindibile di studio.

La rete con le sue innumerevoli strategie di comunicazione, è in grado di proporci ricerche bibliografiche in particolare in ambito storico, inimmaginabili. E questi straordinari contenitori culturali sono sempre liberi e a disposizione della ricerca. Questo in estrema sintesi è il vero miracolo della rete. Questo il mio pensiero. Che rende meriti a questo sistema informatico che permette scoperte di inimmaginabile valore storico.

Come in questo caso, che vede la recensione di alcuni luoghi della Terra Vesuviana nel Magazine Pittoresque, dato alle stampe nel 1847. Un viaggio interessantissimo che varca i confini della retorica e presenta un quadro storico di questa terra in un periodo nel quale, le mete del Grand Tour erano proprio quelle presentate qui.

Pozzuoli, Castellammare, Sorrento, Amalfi.

Non mancano riferimenti alla vita comune della gente, semplice, quella della strada. Abbondano gli elogi a questa terra tanto prodiga di gioielli d'arte, di cultura in senso lato.

Ma ciò che conta è il Viaggio, ossia il racconto in francese, di francesi, che hanno visto, hanno toccato con mano le meravigliose attrazioni di questa Terra baciata dal sole. Un viaggio culturale tra le note critiche di viaggiatori francesi che non ci risparmiano anche le critiche, spesso graffianti, a volte pungenti. Un viaggio nel reale che la rete ci regala, in un secolo di grandi trasformazioni storiche.

sante contre les agitations de la pleine mer, déjà les Grecs avaient prolongé la pointe sur laquelle la ville de Pouzzoles s'élève par un immense môle, l'un des ouvrages les plus hardis de l'antiquité, et qui avait la forme d'un pont jeté sur de vastes piles, visibles aussi dans notre gravure. Auguste entreprit quelque chose de plus surprenant. Au fond de cet abri, au pied des coteaux qui en font la barrière occidentale, s'ouvrait le lac Lucrin, célèbre par les délices des voluptueux de Baïes; séparé de Lucrin par une gorge montueuse, le lac Avernus, fameux par les terreurs du peuple et par les fictions des poètes, formait un autre bassin autour duquel des collines boisées et glaciales s'élevaient comme les hautes murailles d'un cirque. Par l'ordre de l'empereur, Agrippa fit assainir l'Averne, en coupant les bois qui l'entouraient, et le joignit au Lucrin, mis lui-même en communication avec la mer: en sorte qu'il y avait dans le même lieu trois ports, celui de Pouzzoles, celui du Lucrin, celui de l'Averne, capables de suffire à la majesté de l'empire et d'en recevoir les flottes nombreuses.

Non loin de là, au village de Bauli, entre le château de Baïes que montre notre gravure, et le cap de Misyne, Lucullus avait fait construire précédemment, pour le besoin des flottes, un autre monument où se peignait aussi toute la grandeur des Romains: c'est la *Piscina mirabile*. Quarante-huit piliers massifs, surmontés de pleins cintres qui affectent quelquefois la forme du fer à cheval, soutiennent cet édifice long de 278 palmes, large de 93, haut de 25; au milieu est creusé un bassin destiné à recevoir les eaux, qu'on amenait d'une distance de 40 milles, et qui devait approvisionner les vaisseaux mouillés dans le voisinage; autour du bassin étaient les greniers qui leur fournissaient le froment. Ce souterrain, aussi majestueux que nos cathédrales, n'est pas fort éloigné d'un autre qu'on appelle les *Cento Camerelle*, qui avait sans doute un emploi analogue, et où l'on retrouve l'ogive de nos églises, taillée dans le roc même avec une énergie toute sauvage.

Une ville qui avait un commerce si étendu et qui était environnée de si grands établissements ne pouvait manquer de recevoir de la main des artistes une décoration conforme à sa fortune. En effet, la cathédrale actuelle, consacrée à saint Proculus, diacre de l'évêque saint Janvier, et martyrisé avec lui, est faite d'un temple élevé à Auguste dans le même lieu. Sur le côté oriental de l'église, on voit encore six colonnes corinthiennes cannelées, engagées dans le mur antique de la cella, et portant l'architrave, où l'on voit gravés le nom du fondateur Calpurnius, et celui de l'architecte Gaius. Les proportions en sont grandes et les matériaux somptueux. Au rapport de Suétone, Auguste lui-même assista à des jeux donnés en son honneur, par Pouzzoles, dans un amphithéâtre, dont il faut croire que l'on touche encore les débris. Ce monument, qu'on appelle aujourd'hui Colisée, par imitation de celui de Rome, a pu être élevé à une époque antérieure, et offre une arène qui n'est guère que la moitié de celle de l'amphithéâtre colossal érigé à Rome par Vespasien.

Après Auguste, Pouzzoles eut aussi sa part dans les folies de la magnificence impériale. Caligula, voulant étonner les Germains et les Bretons auxquels il se préparait à faire la guerre, imagina de célébrer dans ce port, en mémoire de ses victoires imaginaires sur les Parthes et sur l'Asie, une sorte de triomphe nautique imité de Xercès. Au môle dont nous montrons tout-à-l'heure les restes il joignit un pont long de 3 600 pas qui allait, de l'autre côté de l'anse, reposer sur le rivage de Baïes; il le forma de deux rangs de barques fixées par des ancres, couvertes de planches et de sable, accompagnées encore, sur chaque côté, de parapets semblables à ceux de la voie Appia. Un premier jour, Caligula traversa ce pont à cheval, portant la couronne de chêne, au milieu des flots du peuple; un second jour, il le parcourut sur un char triomphal, couronné de laurier, et suivi de Darius, otage envoyé par les Parthes.

Mais le monument le plus intéressant de Pouzzoles est le temple de Jupiter-Sérapis, dont l'histoire naturelle a tiré des inductions consignées déjà dans ce recueil. C'est cet édifice qui montre son enceinte carrée et trois colonnes debout sur les premiers plans de notre gravure. En 1750, lorsqu'on débâta les terres et les sables qui le couvraient, on le trouva presque entier; on aurait pu le conserver et, par des restaurations faciles, nous donner une idée nette des enclos sacrés des anciens. Mais on aime mieux le dépouiller, et on dispersa les colonnes, les statues, les vases dont il était orné. Ce lieu, quoique évidemment consacré, contenait un établissement d'eaux minérales où, sans doute, le public était admis. La médecine, comme, du reste, dans la plupart des fondations de l'antiquité, s'y exerçait sous la protection et avec le concours de la religion: le plan même du monument a ce double caractère. L'enceinte carrée était intérieurement ornée d'un portique soutenu par des colonnes corinthiennes; au milieu de cette espèce d'atrium, quadrangulaire comme les cloîtres de nos couvents, qui n'en sont que la reproduction, s'élevait une place ronde à laquelle on montait par quatre gradins. Sur cette place ronde, les antiquaires du dernier siècle assurent qu'on trouva debout un temple circulaire, où seize colonnes de marbre rouge soutenaient une coupole, sans doute absente lors de la découverte, et imaginée par les restaurateurs. Ce qu'ils ont mieux remarqué, c'est, à l'intérieur de cette enceinte ronde, une cuve octogone, qui servait sans doute aux grandes ablutions. Voilà tout-à-fait la forme des baptistères chrétiens du quatrième siècle, telle qu'on la retrouve à Rome dans cette salle impériale du palais de Latran, assez improprement appelée, je crois, le baptistère de Constantin. Sur le même modèle furent construits, au quatrième siècle, le baptistère d'Aix et celui de Biez en Provence, celui de Ravenne en Italie. Il est évident que les chrétiens ont emprunté le dessin de leurs piscines à ces cuves octogones renfermées dans une colonnade circulaire, qui devaient servir, chez les anciens, à des immersions moitié médicales et moitié religieuses. A Pouzzoles, derrière le péristyle quadrangulaire au centre duquel s'élève cette rotonde, on trouve des salles carrées qui devaient être employées à des bains particuliers, et non pas, comme on l'a prétendu, à l'usage exclusif des prêtres. Le caractère sacré du monument reparait dans une grande abside placée sur l'un des petits côtés, et qui était sans doute le lieu réservé à la statue du dieu; c'est devant ce sanctuaire que se dressent les grandes colonnes dont les tronçons, conservés intacts dans leur base par les sables amoncelés, ont été striés par la percussion et par le se de la mer à une hauteur qui a montré aux naturalistes combien ces côtes avaient dû changer d'aspect, et jusqu'où le flot s'y était longtemps soutenu. Les eaux couvrent encore aujourd'hui tout le pavé de l'enceinte, dont elles garantissent les marbres variés contre l'injure du pied des visiteurs.

Ce monument, qui fait ainsi naître tant de questions sérieuses, a été considéré comme un ouvrage du sixième siècle de Rome; c'est se faire, il semble, une singulière idée du goût qui régnait en Italie au temps de la seconde guerre punique. Il est difficile de se figurer que les Grecs eux-mêmes, qui ont pu être, en effet, les constructeurs de ce temple, fussent alors parvenus à l'état qu'en indiquent les débris. J'y ai fait quelques observations qui conduiraient à penser, ou que les Grecs avaient eux-mêmes consenti, avant le siècle d'Auguste, à toutes les conventions de la décadence, ou que le temple de Jupiter-Sérapis est postérieur à cette époque. Il est d'abord certain, à ne voir que les restes des chapiteaux retrouvés, que les ordres ionien et dorique s'y associaient au corinthien: ce qui est évidemment contraire aux lois sagement comprises de l'art grec, pour qui la colonne est un indicateur absolu destiné, non seulement à mesurer une partie de l'édifice, mais à caractériser l'édifice tout entier. Les Romains seuls purent commencer à l'entendre autre-

ment lorsque, dépassant ce bel art et voulant le faire servir à leurs besoins plus complexes, ils transportèrent la colonne grecque dans des monuments où elle perdait évidemment de sa valeur première au milieu d'une masse énorme. C'est ainsi qu'au théâtre de Marcellus, construit par Auguste, on retrouve l'ordre ionien au-dessus du dorique; c'est ainsi qu'au Colisée, élevé par Vespasien, on voit les trois ordres entassés l'un sur l'autre, et ne suffisant pas encore à l'immense développement de cet amphithéâtre, dont la couronne demeura privée de leur ornement. Dans toutes ces constructions, comme dans le temple de Pouzzoles, la colonne n'est plus qu'un ornement; elle a cessé d'être un régulateur distinct et unique.

Mais on peut voir dans le temple de Jupiter-Sérapis d'autres signes qui en reculeraient encore plus la construction, ou qui pourraient motiver un amendement assez inattendu à l'histoire de l'architecture antique. On a remarqué dans les monuments des plus hautes époques du moyen-âge, aux angles saillants des niches qui décorent le porche ou les clochers, des colonnettes engagées qui des édifices romains ont passé aux édifices gothiques, et en sont devenues un des principaux caractères. Indépendamment de ces petites colonnes, perdues pour ainsi dire dans les rainures des niches, on a vu partout, dans les monuments de l'Europe chrétienne, et surtout dans ceux qui, comme la basilique de Saint-Marc à Venise, émanent directement de l'art byzantin, les colonnettes accouplées sur des coupes où elles forment une décoration fastueuse et inutile. On savait bien que ce luxe stérile des petites colonnes ornementales avait été connu des Romains au temps de leur décadence. L'arc de Janus Quadrifrons, élevé sur le *Forum Boarium*, et, à ce qu'on croit, au temps de Septime Sévère, en offre un exemple déjà compliqué. On croit que le même système de décoration fut usité dans les Thermes de Caracalla, où cependant les traces n'en sont plus visibles aujourd'hui. De là il se propagea dans les monuments élevés par Dioclétien et par Constantin; il fut, par celui-ci, transporté avec toutes ses pompes sur la frontière de l'Orient, d'où il revint, au bout de quelques siècles, accru encore de toute l'opulence de l'Asie. Ce jeu puéril, qui marquait ainsi la dernière déchéance de l'art antique, était accompagné d'un mouvement inverse qui, donnant au contraire à la colonne une utilité nouvelle, produisait le germe fécond de l'art des nations modernes. Pendant qu'on prodiguait la colonne dans les décorations extérieures où elle n'avait rien à supporter, par un abus plus heureux de la même libéralité, on l'employait à l'intérieur à soutenir les arcs cintrés de l'architecture romaine, qui, s'affranchissant alors des derniers liens de l'art grec, donna naissance à l'art du moyen-âge. Ainsi l'usage différent de la colonne est la cause principale et l'indice le plus frappant des grandes révolutions de l'architecture. Si mes remarques n'ont point été trompeuses, le temple de Jupiter-Sérapis offre un exemple déjà considérable de cette déviation qui forma le passage de l'art ancien à l'art moderne. Car dans la chambre qu'on m'y a montrée comme ayant autrefois servi aux bains des prêtres, j'ai observé d'abord des colonnettes engagées dans les angles des niches; ensuite, hors des niches elles-mêmes, des coupes évidemment destinées, comme dans l'arc de Janus Quadrifrons, à supporter ces colonnettes, répétées là par un luxe entièrement inutile. C'est aux antiquaires qui jouissent continuellement de la vue de ce monument à dire si mon observation est juste, et à chercher les autres hypothèses par lesquelles on pourrait l'expliquer. Pour moi, qui crois n'avoir point fait une remarque légère, je suis forcé d'en conclure, ou que le temple de Jupiter-Sérapis appartient à l'époque de Caracalla, ou que le système des petites colonnes décoratives n'a pas été inventé par les Romains du troisième siècle de l'ère chrétienne, mais qu'il a été pratiqué par les Grecs eux-mêmes trois siècles avant cette ère.

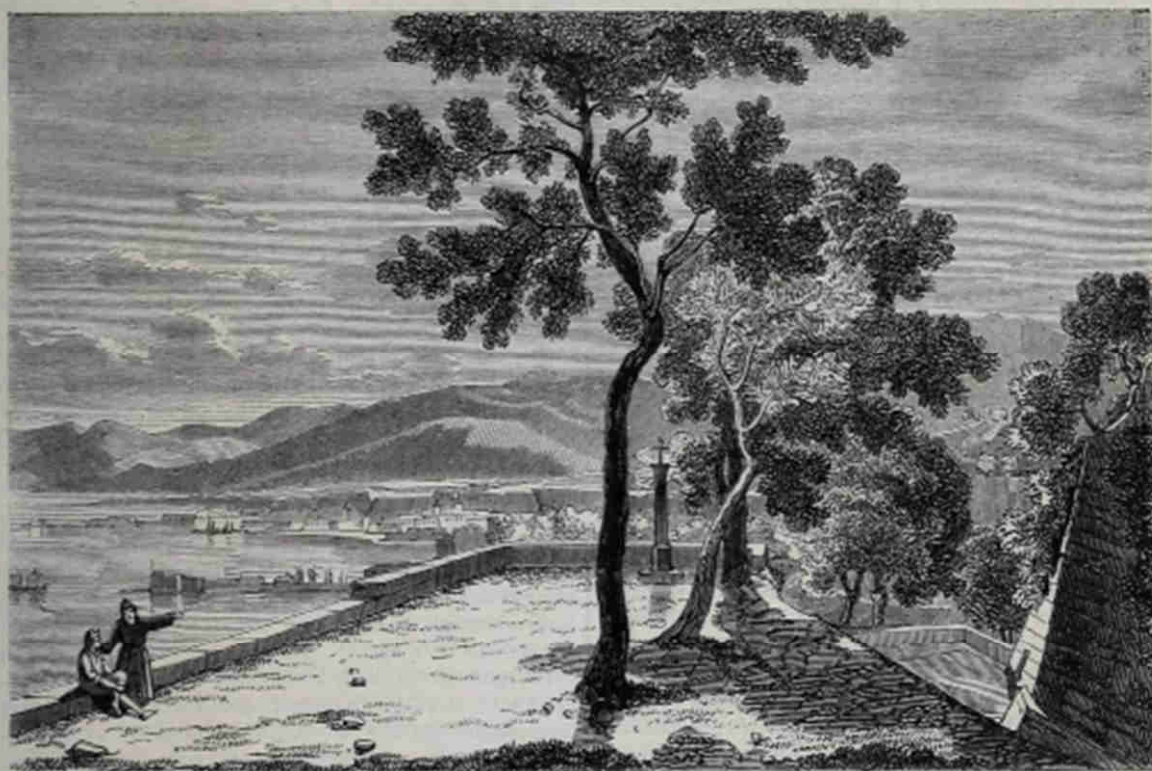
CASTELLAMARE.

A quatre milles de Pompéi, en se dirigeant vers la plage de Castellamare, on se trouve sous les ruines de l'antique Stabie. D'abord habitée par les Osques, puis par les Étrusques, ensuite par les Samnites, cette ville fut, sous le consulat de Pompée et de Caton, prise par les Romains qui avaient peu à peu détruit les populations primitives établies dans ce lieu. Sous Sylla, elle devint au milieu des guerres civiles un monceau de ruines, d'où finit par sortir un petit village, bientôt couvert par les cendres que le Vésuve jeta de ce côté dans la grande éruption de l'année 79. Lorsqu'au dernier siècle on fit des fouilles pour retrouver les villes englouties, on atteignit assez vite le sol de Stabie; mais, à mesure qu'on en découvrait une partie, on recouvrait l'autre avec les remblais. Les principales curiosités qu'on y rencontra furent quelques papyrus, déposés, avec ceux de Pompéi, dans les salles du musée Bourbon, à Naples. Du reste, on trouva peu de squelettes et très peu de meubles précieux, ce qui fit conjecturer que les habitants avaient eu le temps de s'enfuir et d'emporter avec eux leurs richesses.

Ce monument de destruction marque l'entrée de l'un des plus beaux pays du monde. Sur ces bords célèbres par la

catastrophe de trois villes commence la péninsule de Sorrente, pays riant et fortuné, qu'on a quelquefois appelé le paradis de l'Europe. D'un champ de deuil, comme par magie, on se trouve transporté dans une contrée où tout est beau, où tout respire la joie et le plaisir. Une brise suave, une verdure tendre, les parfums de mille fleurs, la vue d'un paysage éblouissant, y remplissent l'âme des plus douces émotions. En vérité, on croirait que sur un sol où un peuple entier a trouvé sa fin, personne ne voudrait plus planter sa tente, même pour y passer une seule nuit ; et cependant, dans le même endroit où Stabie se reposait jadis sur la foi d'un climat enchanteur, Castellamare fait éclater la même assurance et la même gaieté.

Cette ville s'élève en face de Naples, entre la plage que couronne le cratère du Vésuve et les pentes du mont



(Vue prise à Castellamare)

lement la cathédrale, où l'on va visiter des peintures de Luca Giordano. Le port est vaste, profond et sûr ; souvent on y aperçoit à l'ancre des vaisseaux de guerre. Tout auprès s'élève un chantier où le roi fait de temps à autre lancer des navires. Dans un autre chantier, propriété du commerce, on construit des brigantins et des bateaux ; mais la merveille de Castellamare, c'est la maison royale élevée sur la cime qui le domine. On monte à dos d'âne à ce palais, appelé autrefois *Casa-Sana* (maison saine), et que le peuple a surnommé de l'expression plus vive *Qui-si-sana* (ici l'on guérit). On y trouve tout ce que la végétation la plus riche, réglée avec un art intelligent, peut produire de plus frais et de plus agréable ; c'est un parc anglais jeté sur une montagne suisse, au milieu des lumineux horizons du ciel de Naples.

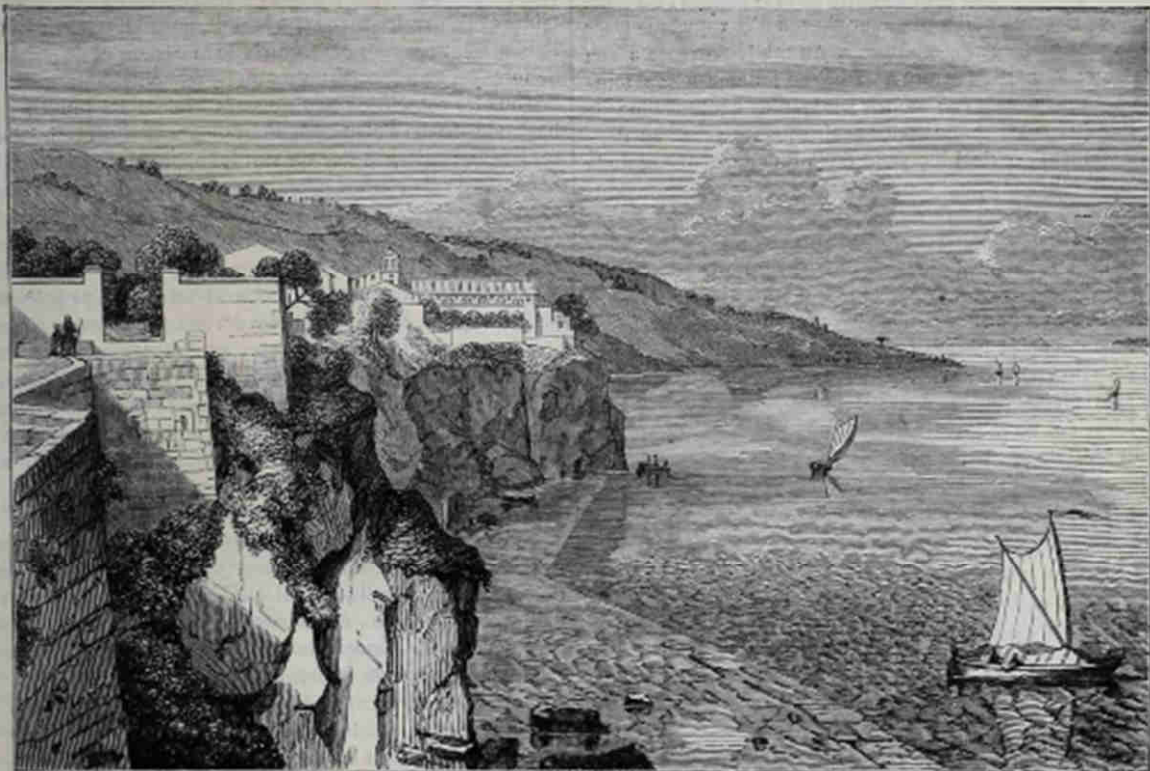
SORRENTE.

(Voyez 1842, p. 25, 408.)

Dans le golfe de Naples, en face du promontoire de Pausilippe, s'élève celui de Sorrente. Les rochers dont il est formé plongent immédiatement leur pied dans la mer; la ville de Sorrente est assise sur ces rocs, et présente ainsi

l'aspect d'une aire abrupte, tandis que Naples, qu'elle regarde à travers le beau golfe, s'étend doucement sur la pente des collines jusqu'au bord des flots, avec une sorte de mollesse voluptueuse. La situation escarpée de Sorrente a dû lui donner plus d'importance dans les premières époques où l'on recherche surtout les lieux sûrs, et a dû nuire à sa prospérité dans des temps comme les nôtres, où l'on fréquente surtout les lieux ouverts. Aussi a-t-on conservé à Sorrente plus de monuments antiques qu'il n'y en a dans Naples même.

On montre, en effet, à Sorrente des tombeaux des populations primitives, lesquels, dit-on, remontent jusqu'au temps d'Ulysse. On y fait voir aussi des débris dont quelques uns sont attribués directement à l'art des Grecs : les restes d'un temple de Cérès, un arc ayant peut-être appartenu à un temple de Vénus, les ruines d'un temple d'Hercule, un mur extérieur d'un panthéon, des fragments dérobés à un temple d'Apollon, une naumachie jointe à un second temple de Vénus, les vestiges d'un temple de Vesta; tels sont du moins les noms que les antiquaires de ce pays donnent aux morceaux qui en couvrent la campagne. Mais il faut prendre garde que partout où ils voient une voûte, ils ont l'habitude de placer un temple, comme on avait fait à Rome pour le charmant édifice connu sous le nom de temple de Minerve *Medica*. Il n'y a rien de plus contraire à la saine intelligence des monuments antiques, et on sait aujourd'hui que ces voûtes appartiennent plus ordinairement à des thermes dont les Romains avaient répandu le système partout où ils avaient séjourné. Sorrente, à ce compte, a dû être un de leurs lieux



(Vue de Sorrente, dans le golfe de Naples.)

de prédilection : aussi y voit-on la villa des Pollions, avec des restes dont on a voulu faire un amphithéâtre public, et qui n'était peut-être qu'un lieu destiné aux plaisirs de cette famille. Deux monuments, celui qu'on appelle l'Arc grec, et celui qu'on nomme la Piscine grecque, paraissent cependant se rapporter à une époque antérieure à la domination des Romains.

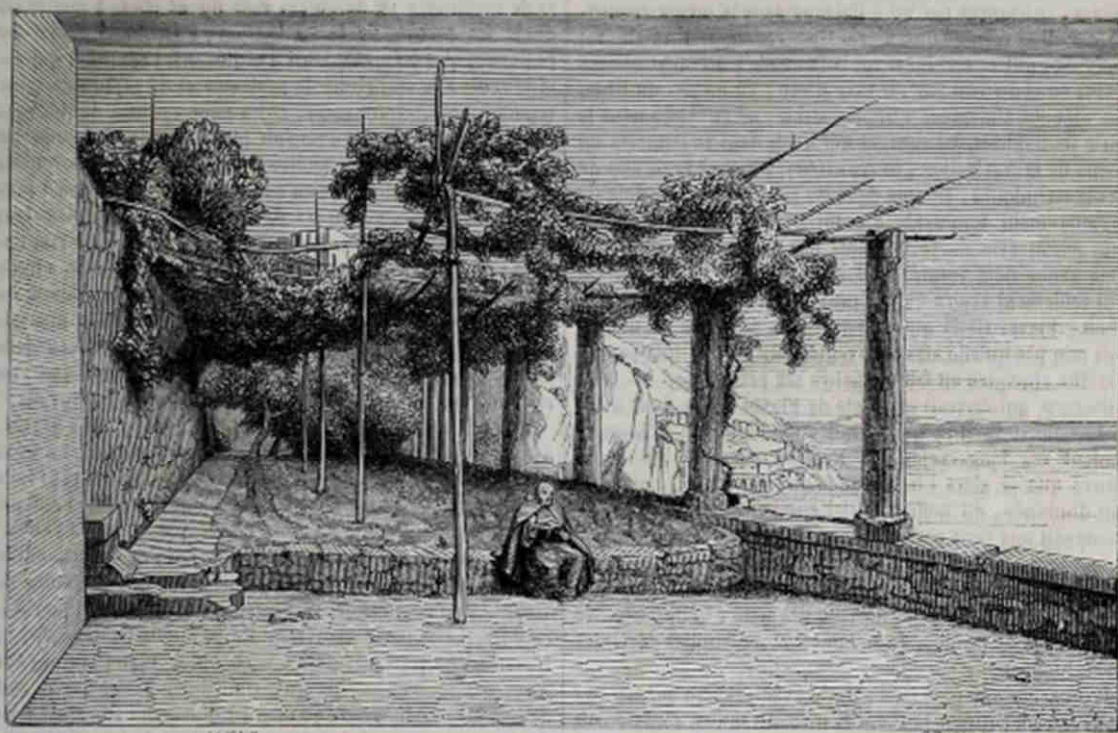
Une nature admirable enveloppe et cache ces ruines de l'âge antique. Le plateau sur lequel Sorrente s'élève est abrité

contre les vents du midi, de l'est et du nord, par les montagnes qui forment la ceinture du golfe : il est ainsi maintenu dans une fraîcheur admirable, sous une latitude d'une bienfaisante tiédeur ; c'est comme un jardin suspendu sur un des plus beaux spectacles du monde. Les plantes les plus rares y viennent en abondance ; on y voit en même temps les fleurs et les fruits, et l'air est parfumé de mille senteurs délicieuses qui insinuent encore plus agréablement dans les âmes les images d'une nature enchantée.

A Sorrente est né le Tasse ; et , par une rencontre singulière, en face de son berceau, à Pausilippe, est placé le tombeau de Virgile. Ces deux souvenirs planent sur ces deux caps opposés, et s'y regardent comme les deux sommets du génie antique et du génie moderne de l'Italie. C'est là que Virgile est venu achever de donner à son esprit la trempe de l'art grec. C'est de là que le Tasse est parti pour essayer de résumer à Ferrare, dans le voisinage des races chevaleresques, les beaux rêves du moyen âge sous les formes de l'art antique. Il revint un jour à Sorrente, troublé par les idées plus encore que par les passions qui l'avaient assailli parmi les hommes du Nord : il se trouva plus calme au bord de cette belle mer où se peint sans mélange la beauté de la nature. Epris de la Vénus antique, c'est là seulement qu'il aurait pu l'adorer sans partage ; mais une voix plus forte que tant de séductions le pressait de sortir de ces beaux et tranquilles asiles pour aller mourir en quelque sorte entre les bras de la papauté, dans la capitale du Christianisme qu'il avait paré des ornements de l'antiquité. Il devait exprimer tous les efforts, toute la mélancolie, toute la beauté de l'Italie à son déclin. Dernière fleur de la renaissance, il exhala à la fois les parfums de la vie et ceux de la tombe : on peut dire que dans son âme désolée la Péninsule trouva l'unité à laquelle elle semblait aspirer vainement ; par elle étaient réunis en effet toutes les ferveurs, toutes les terreurs de la foi, toutes les lumières, toutes les subtilités de la raison, tous les dogmes du christianisme, toutes les fables du paganisme, les aspirations du moyen âge, les passions modernes ; mais ce n'était pas encore assez. Tous les pays divers de l'Italie paraissent se rencontrer dans cet homme extraordinaire ; d'un bout à l'autre de la Péninsule, il a foulé tous les rivages, et il a laissé sur chacun d'eux quelque trace de sa gloire et de ses souffrances. Au midi, Sorrente a son berceau ; au nord, Ferrare a sa prison ; Rome a son tombeau. Le poète est venu mourir sur la plus haute colline de la ville éternelle, comme pour avoir sous les yeux, au dernier moment, ce duel incessant de la Rome païenne et de la Rome chrétienne, dont son génie avait été aussi le douloureux théâtre, et qui fera à tout jamais la grandeur et la faiblesse de l'Italie. Virgile eut une vie plus simple et plus heureuse : du nord, il fut attiré au midi par les attrait confondus de l'intelligence et de la nature ; il vint s'aboucher avec l'esprit grec au bord de ces flots harmonieux qui en reflétaient les monuments et jusqu'au sourire ; et à travers cette douce lumière du ciel et du génie des Grecs, il éprouvait sans terreur les pressentiments d'une civilisation plus pure et plus parfaite, qui ne se présentait à lui que comme le couronnement idéal de ses rêves poétiques. Il vécut paisible sur ces côtes où le Tasse commença son existence agitée. Leurs noms unis ajoutent aujourd'hui comme un parfum de plus aux rives de ce golfe dont leurs vers ont reflété la grâce et l'éclat.

AMALFI.

(Voy. la Table des dix premières années.)



(Terrasse du couvent des Capucins, à Amalfi, dans le golfe de Salerne. — Dessin d'Aligny.)

Le couvent des Capucins d'Amalfi, où les étrangers trouvent une hospitalité agréable, domine la mer et la ville, silonnées, peuplées autrefois par le commerce, aujourd'hui presque entièrement abandonnées. Nous avons dit dans un autre volume qu'Amalfi avait été longtemps une grande cité maritime et marchande. Où est maintenant son port ? où est la place des chantiers et des arsenaux ? C'est en vain qu'on les cherche. Peut-être la Méditerranée s'est-elle élevée sur ces côtes et a-t-elle couvert la plage ? Mais il n'y a pas même un chemin pour venir par terre dans cette ville, où abondaient autrefois les richesses de la mer. Pour la visiter, jusqu'à présent, il fallait, ou, partant de Sorrente, traverser, par des sentiers à peine frayés, des montagnes élevées, ou, s'embarquant à Salerne, se hasarder aux coups de vent de l'est et du midi qui brisent les barques contre les rochers d'une côte escarpée. Ce n'est que depuis peu de temps qu'on a commencé à suspendre sur cette corniche une route taillée dans le roc, et dont on ne pourrait se hasarder à prédire l'achèvement sans s'exposer à être longtemps démenti par la paresse indigène.

L'histoire d'Amalfi prouve bien que, dans les premiers siècles du moyen âge, il y avait plus d'activité dans le midi que dans le nord de l'Italie. Avant que Gènes, Pise, Venise, toutes les républiques marchandes du nord de l'Italie, se fussent fait connaître, Amalfi était déjà célèbre et florissante. S'il en faut croire les traditions locales, la cathédrale, bâtie sur l'emplacement d'un temple païen, ferait remonter jusqu'à l'antiquité la fondation de la ville. A peine cependant en parlait-on avant la fin du sixième siècle ; au milieu du douzième siècle, lorsqu'elle eut été conquise par Roger, roi de Sicile, elle s'effaça presque complètement de l'histoire, au moment même où Gènes, Pise, Venise, faisaient leur avènement. Amalfi eut donc cette singulière destinée, de briller dans l'intervalle qui sépare l'antiquité de la renaissance, et de ne paraître avec éclat dans aucune de ces deux périodes de la civilisation.

A quoi cette ville des temps intermédiaires dut-elle sa fortune passagère ? Aux relations particulières que le midi de la péninsule avait conservées avec l'Orient. La civilisation de Byzance se prolongeait sur ces côtes ; les échanges y étaient aussi plus faciles et plus sûrs avec les infidèles. Quelques-unes des cités antiques avaient dû le bonheur de devenir des comptoirs et des marchés opulents, non pas à l'ouverture de leurs rivages, mais à l'escarpement même de leurs côtes, qui mettait à couvert des incursions faciles les marchandises déposées. Peut-être Amalfi, dont nous cherchions tout à l'heure le port, fut-elle préférée des marchands à cause même de la difficulté qu'il y avait à gravir ses rochers, comme Égine l'avait été autrefois à cause des écueils qui empêchaient la surprise des abordages trop prompts. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au onzième siècle Amalfi entretenait les relations commerciales de la chrétienté avec les Sarrasins, et qu'elle servait à unir l'Europe à l'Asie. C'est cette petite république qui construisit à Jérusalem, à ses frais, vers 1085, pour les chrétiens, une hôtellerie où le Français Pierre l'Ermite était venu, et d'où il retourna prêcher en Europe la première croisade.

Il ne faut pas cependant exagérer, comme on l'a fait quelquefois, sous d'autres rapports, l'importance d'Amalfi. C'est bien à tort qu'on a appelé l'Athènes du moyen âge ce marché fondé par des pêcheurs, et dont personne n'a jamais nommé les écoles. Il serait plus facile d'admettre que ses usages maritimes ont fait loi en Europe dans les premiers temps du renouvellement de la civilisation. Mais on a contesté de nos jours avec succès deux découvertes qu'on avait longtemps attribuées à Amalfi.

Pendant de longues années, il a été répété que les Pandectes de Justinien n'étaient connues en Europe que parce que les Pisans, en prenant Amalfi, en 1135, y trouvèrent un exemplaire de ce livre qu'ils emportèrent chez eux, et qui passa ensuite à Florence, où on le voit encore à la bibliothèque Médicéo-Laurentienne. M. de Savigny a recueilli des

preuves nombreuses de la connaissance qu'avant ce temps on avait, même en France, de la compilation des lois romaines. C'était de Ravenne, liée aussi à l'Orient par les souvenirs et par les relations, que le glossateur Irnérius tirait les lois romaines, enseignées par lui à Bologne dans la même époque.

On a aussi raconté que Flavio Gioia, pêcheur d'Amalfi, est le premier qui se soit servi de la boussole, au quatorzième siècle, en soutenant sur un vase d'eau, au moyen du liège, une aiguille aimantée. L'Italien Baldi, né en 1553 dans la patrie de Raphaël, à Urbino, et qui a fait dans sa jeunesse un poème de la Navigation (*la Nautica*), y mêla à beaucoup de détails techniques, comme dans les Géorgiques, un épisode singulièrement semblable à celui d'Aristée pour célébrer cette découverte de la boussole par le pêcheur d'Amalfi. Nous avons déjà réfuté cette erreur (1840, p. 355). On peut seulement croire que ce fut en effet au siècle où vécut, dit-on, Flavio Gioia que la boussole a été mise en usage, mais non pas qu'elle ait été inventée par lui, ni que par lui l'aiguille aimantée ait fait connaître ses propriétés.

Boccace, qui écrivait au siècle de Flavio Gioia, nous a fait de la côte d'Amalfi, qu'il avait eu le temps de fréquenter pendant ses longs séjours à Naples, une description qui prouve que si alors l'importance de cette petite république était diminuée, du moins sa richesse subsistait encore et se témoignait aux yeux par de charmants tableaux. Il dit, dans une prose dont il est impossible de traduire l'harmonie, que près de Salerne est une côte qui domine la mer, et qui a reçu des habitants le nom de côte d'Amalfi, toute pleine de petites cités, de jardins, de fontaines, et de familles enrichies par le trafic et par le négoce.

Trois cents ans plus tard, il n'y avait plus au même endroit que de pauvres pêcheurs; mais du milieu d'eux sortit celui qui alla donner à Naples un des plus curieux exemples de l'avènement du peuple dans la politique moderne. Masaniello était un pêcheur de ce rivage. Il était né à Trani, petite ville placée autrefois sous la dépendance d'Amalfi, et qui conserve encore aujourd'hui des portes de bronze datées de 1087, monument précieux et unique de l'ancienne prospérité de cette côte.